



HAL
open science

**L'effet Poclain. À propos de l'atelier “ Invention de la tradition et construction du rapport au passé ”
(Marseille, Maison Asie-Pacifique, Credo, 24-25 mai 2002)**

Pierre Lemonnier

► **To cite this version:**

Pierre Lemonnier. L'effet Poclain. À propos de l'atelier “ Invention de la tradition et construction du rapport au passé ” (Marseille, Maison Asie-Pacifique, Credo, 24-25 mai 2002). Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.80-81. hal-02117663

HAL Id: hal-02117663

<https://hal.science/hal-02117663v1>

Submitted on 15 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'effet Poclain

À propos de l'atelier

« Invention de la tradition et construction du rapport au passé » (Marseille, Maison Asie-Pacifique, Credo, 24-25 mai 2002)

Pierre Lemonnier

(Centre de recherche et de documentation sur l'Océanie – Maison Asie-Pacifique,
Université de Haute-Provence, Marseille)

*« Monsieur a son avenir devant lui,
mais il l'aura dans le dos chaque fois qu'il fera demi-tour »
Le Sar Rabintranath Duval
(Pierre Dac)*

Poclain étant à la pelle mécanique ce que Bic est au stylo-bille et Seb à l'autocuiseur, on appellera bien volontiers « effet Poclain » la démarche qui consiste à creuser le passé pour en déposer des bribes devant soi. Situé au fondement même du procès archéologique, l'exercice n'est pas inconnu des ethnologues, que le recueil et l'analyse de l'histoire orale autorisent à parler prudemment d'ordres sociaux, de systèmes de pensée ou de pratiques bien antérieurs à ceux qu'il leur est donné de côtoyer. Avec ces paroles mises en notes ou en bandes magnétiques — enrichies d'informations archéologiques ou historiques chaque fois que celles-ci sont disponibles —, les ethnologues tentent par exemple de mettre au jour des constantes socioculturelles, de saisir des discontinuités ou d'interroger leurs hôtes sur leurs conceptions des temps anciens, leur sens de l'histoire, etc. L'étude du passé constitue alors l'une des approches dont disposent les chercheurs pour mieux décrire et comprendre les réalités sociales qu'ils ont vocation de présenter et d'expliquer dans les termes de leur propre culture, en l'occurrence avec les mots, les problématiques et les schémas de pensée qui sont ceux de la communauté scientifique à un moment donné. Bien que s'appuyant sur des matériaux différents, l'archéologie, l'histoire et l'ethnologie partagent ici un même propos.

Mais ces disciplines ont aussi en commun de fournir des images du passé à tous ceux qui désirent en faire leur miel. Ces représentations d'un temps qui n'est plus viennent singulièrement nourrir les processus extrêmement complexes et variables au terme desquels individus et sociétés définissent leur(s) identité(s). Les travaux de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnologie sont alors manipulés, réécrits ou contestés par des utilisateurs secondaires dans un but qui n'est plus de simple connaissance (si tel fût jamais le cas), mais bien politique : construire, c'est-à-dire imaginer, une identité — disons « un contenu de conscience » (Jean-Luc Bonniol) relatif à l'appartenance à une communauté.

Déjà bien à la peine lorsqu'il s'agit de distinguer l'identité qu'il plaque de l'extérieur sur la société qu'il étudie ou reconstitue de celle que les membres de celle-ci s'attribuent (ethnologie) ou se sont peut-être attribué (archéologie et histoire), le chercheur se trouve bon gré, mal gré, embarqué dans la définition d'identités d'un troisième type : celles que certains de ses contemporains revendiquent. Embarqué, c'est-à-dire tantôt volontairement engagé avec armes et bagages scientifiques dans un combat politique qui lui importe (Kaeser pour la Suisse du milieu du XIX^e siècle, Schlanger pour l'Afrique du sud des années 1920), tantôt prié de fournir les briques identitaires qu'on lui réclame ou de justifier des ruptures ou perméabilités culturelles qui dérangent ; voire de faire amende honorable lorsque sa « science » diverge par trop du passé que se rêvent les descendants réels ou imaginaires des gens dont il tente de reconstituer l'ancienne société (Douaire-Marsaudon pour les démêlés récents des ethno-historiens d'Hawaïi avec les représentants des premiers habitants de la région).

Se gardant bien de préciser le contenu de cette boîte noire qu'est l'« identité », l'atelier marseillais a mis en regard plusieurs situations, anciennes ou contemporaines, illustrant chacune à sa manière, mais de façon lumineuse, l'insertion dans des politiques identitaires d'un passé révélé par les savants. Leur rapprochement montre que, dans cet exercice au moins, la distinction entre archéologie, histoire et ethnologie n'a pas lieu d'être. Une fois admis que l'archéologie peut parler d'identité (Coudart et Cleuziou), les méthodes ou la nature des conclusions proposées par l'une ou l'autre de ces disciplines sont secondaires : seule compte la manière dont ceux qui ont accès à ce qu'ils pensent être un aperçu de leur propre passé y puisent des « ressources identitaires » (Morin). Il importe peu que les questions de stabilité ou de perméabilité des cultures soient résolues — ou simplement décidables — ou que soit tranchée celle de la continuité d'une culture et d'une société contemporaines avec des « manières des ancêtres » avec laquelle jouent tant de peuples autochtones pour défendre leur existence, leurs intérêts, en tout cas leur vision du futur (Douaire-Marsaudon, Jordan, Morin, Tcherkézoff). Les produits de l'archéologie, de l'histoire et de l'ethnologie ne sont plus alors que des prétextes à différenciation, au même titre qu'une peinture faciale, que la forme d'un toit ou qu'un chapeau rond mythique. Et la manière dont les chercheurs sont sommés de s'interroger sur la « vérité » des reconstitutions qu'ils proposent ou sur leur responsabilité dans la genèse de processus identitaires est largement la même.

En vérité, les thèmes et les cas exposés lors de l'atelier marseillais sont si probants qu'ils constituent autant de cas d'école qui n'ont pas besoin d'être présentés. Je ne soulignerai que deux résultats de cette rencontre pluridisciplinaire, qui sont, chacun à sa manière, particulièrement rassurants. D'abord, les chercheurs (pour ne pas dire la science) se tireraient plutôt bien de ce recyclage de leur travail qu'ils n'ont pas toujours sollicité. Comme Kaeser puis Schlanger l'ont montré, les constructions identitaires faisant appel à l'archéologie sont « établies sur des données matérielles construites, mais pas inventées ». La science utilisée — pour ne pas dire invoquée — par ceux qui veulent y lire les traces d'un passé qui les arrange est simplement celle d'une époque ; elle n'est pas forcément mise à mal, pas plus que les savants ne sont aveuglés par des intérêts extra-scientifiques.

Ensuite, traitant l'un et l'autre de douloureuses situations coloniales (ou post-coloniales) lors desquelles des Européens débâtent avec ceux chez lesquels l'histoire les a conduits à vivre, deux orateurs ont mis en lumière un second effet Poclain, qui consiste à projeter dans le futur, non pas les bribes de passé que l'on s'est jeté à la face, mais le fait d'en avoir débattu ensemble. À propos des Kanak et des Caldoches de Nouvelle-Calédonie, Sand parle ainsi de « communauté de destins partagé » ; quant à Schlanger, il évoque pour les peuples d'Afrique du Sud « un passé qui n'est le leur que dans le futur ». Autant ou davantage que l'histoire dont on filtre et réorganise les traces, ce serait alors le fait de les manipuler à plusieurs qui créerait entre les adversaires d'un moment une solidarité et une expérience partagée ; une sorte de « faire et penser ensemble » qui rapproche et confond ceux qui, hier, s'acharnaient à affirmer des identités divergentes.

Champignaciens : debout !